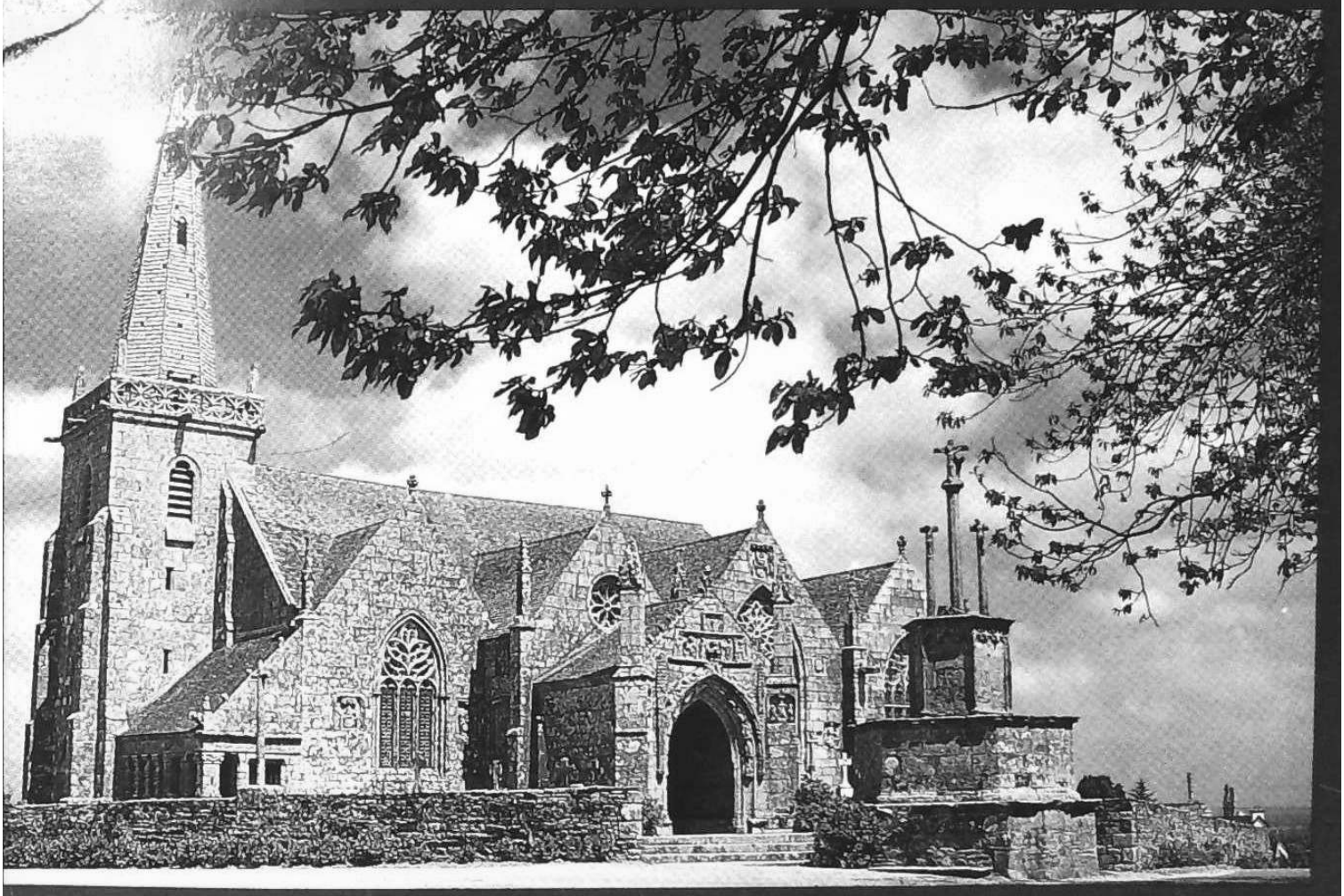
Runan, l'église des Chevaliers de Malte



Pays d'Accueil du Trégor

Bro Dreger

LE PASSE LEGENDAIRE

LE CHENE DE TEUTATES

Sur le tertre où s'élève aujourd'hui l'église de Runan, se dressait jadis un chêne, consacré par les druides, et dédié à Teutatès.

C'était un arbre robuste, immense, qui comportait trois énormes troncs, et qui était entouré de nombreuses pierres levées. Au pied de ce chêne, les païens sacrifiaient à leur dieu cruel des victimes humaines.

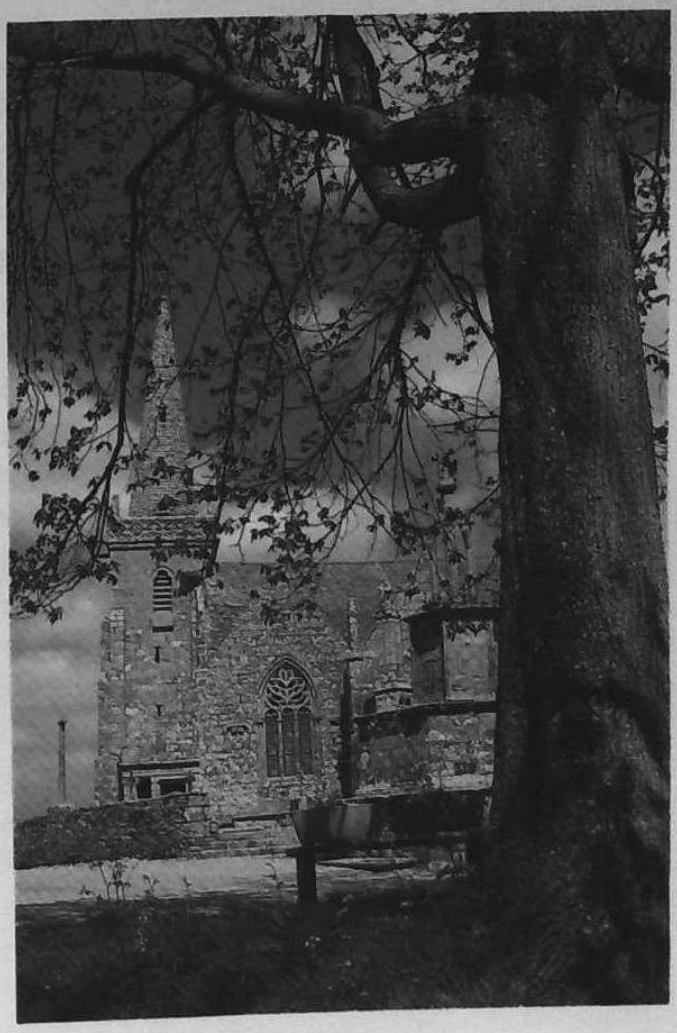
Non loin de là, sous un petit bouquet d'aubépine fleurie, un moine, serviteur du vrai Dieu, plaça une statuette de la Vierge, tenant sur ses genoux l'enfant divin. Dès lors, l'arbre géant dépérit. Ses ramures se desséchèrent, ses feuilles se flétrirent et bientôt, avec un grand bruit, il s'écroula.

On vit aussitôt s'échapper, des racines du chêne abattu, un énorme serpent, au corps recouvert d'écailles, qui s'enfonça en sifflant dans les profondeurs de la terre.

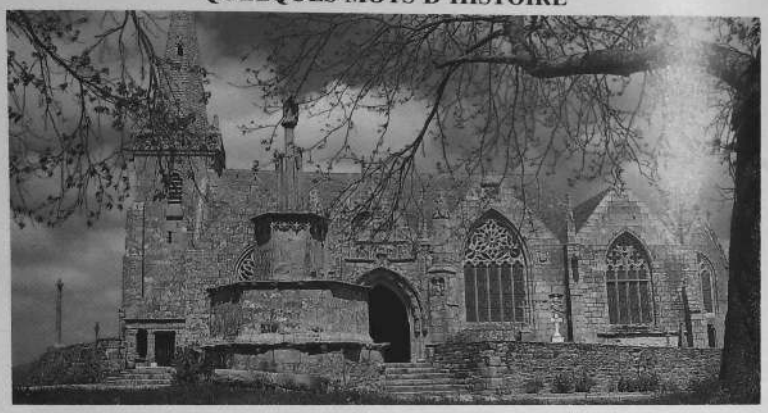
Les païens reconnurent alors la puissance de la mère de Dieu : vaincus par ce miracle, ils abandonnèrent leurs croyances, et édifièrent une première chapelle dédiée à Notre-Dame, à l'endroit même où se dressait le chêne de Teutatès.

Ce fut le premier miracle qu'accomplit Notre-Dame de Runan, mais la légende nous a conservé le souvenir de bien d'autres prodiges.

La Vierge du Trégor, en effet, rendait la santé aux paralytiques, guérissait les fièvres, assurait un bon voyage aux pèlerins, et préservait de mort violente ceux qui l'invoquaient.



QUELQUES MOTS D'HISTOIRE



L'Eglise. Vue d'ensemble.

UNE FONDATION DES TEMPLIERS

Le nom de Runan apparaît pour la première fois dans une charte du XII[e] siècle, sous la forme « Runargant » (« la colline d'argent »), mentionnant les nombreuses aumôneries que possédaient les Templiers en Bretagne.

Cet établissement rural devait déjà comporter un « moustier », une chapelle dédiée à « Madame Sainte Marie », la protectrice et la patronne du Temple. Cet édifice, de style roman, fut sans doute élevé sur l'emplacement d'un ancien sanctuaire gallo-romain, consacré à Bélénos, le dieu solaire des sommets, ou à Teutatès, le Mercure gaulois.

L'aumônerie des chevaliers était située sur l'antique voie romaine de Portus Namnetum (Nantes) à Vetus Civitas (Le Yaudet), axe de circulation très fréquenté au Moyen Age. Runan était alors une étape importante pour les pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle, qui allaient de Tréguier à Guingamp. Les moines de la milice du Temple, qui vénéraient particulièrement l'apôtre Jacques, assuraient la protection de ces « marcheurs de Dieu », et garantissaient la sécurité des chemins menant au sanctuaire de la Vierge.

Leur aumônerie recevait les jacquaires, qui poursuivaient leur route au sud, vers la commanderie du Palacret, où les Hospitaliers de Saint-Jean les hébergeaient.

UN FIEF DES CHEVALIERS DE MALTE

Après la dissolution de l'Ordre du Temple, Runan échut, en 1312, aux Hospitaliers de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem (qui sont aussi appelés, depuis le XIV[e] siècle, « Chevaliers de Rhodes », et, depuis 1530, « Chevaliers de Malte »).

L'ancienne templerie devint une dépendance de leur proche commanderie de Saint-Jean du Palacret (ou Paraclet, nom que donnent au Saint-Esprit les théologiens). Cet établissement était situé près du bourg de Saint-Laurent, à 8,5 kilomètres au sud de Runan.

Ces chevaliers firent reconstruire et agrandir, aux XIV[e] et XV[e] siècles, le moustier des Templiers. Ce fut l'œuvre des compagnons tailleurs de pierre et maçons qui bâtissaient, à la même époque, la cathédrale Saint-Tugdual de Tréguier.

Les différents commandeurs (tel Pierre de Kéramborgne) se firent un point d'honneur, au cours des siècles, d'entretenir et d'embellir le sanctuaire.

Au début du XVI[e] siècle, le conseil de fabrique, assemblée paroissiale chargée d'administrer l'église, devait aux chevaliers de Malte une redevance annuelle de cent sols, payable à l'ancienne fête templière de la Nativité de Notre-Dame, une dîme, et une rente de vingt-quatre sols.

Les commandeurs nommaient les religieux chargés du service de l'église : ce furent d'abord des moines chapelains, aumôniers militaires de l'Ordre de Saint-Jean, puis de simples prêtres séculiers.

L'exceptionnelle beauté de l'actuelle église est due aux fondations qu'y firent les ducs de Bretagne. Ces derniers possédaient, en effet, une résidence, toute proche, à Châteaulin-sur-Trieux. En mars 1381, le duc Jean IV y fonda une chapellenie, et, au siècle suivant, Jean V concéda à la fabrique le droit de tenir trois foires dans l'année. Pierre II, Anne de Bretagne, et plus tard le roi de France Henri III, attestèrent leur piété envers Notre-Dame de Runan, en lui accordant encore d'autres foires et privilèges.

LA DEVOTION A NOTRE-DAME

A la fin du XIV[e] siècle, la belle église Notre-Dame de Runan était déjà un sanctuaire très fréquenté des pèlerins : les jacquaires s'y arrêtaient, et ceux du « Tro-Breiz », venant de La Roche-Derrien, faisaient un détour pour aller saluer l'ancienne Vierge des Templiers, et lui demander de les préserver des dangers du voyage.

La Vierge miraculeuse du Trégor vit passer à ses pieds d'illustres voyageurs, tels Saint Yves de Tréguier, Charles de Blois, Françoise d'Amboise, et le duc Jean V qui stipula, dans son testament, que son corps serait déposé dans l'église pour une dernière veillée, avant d'être inhumé dans la cathédrale de Tréguier.

Les Hospitaliers de Saint-Jean, qui étaient chargés de l'assistance aux pèlerins pauvres ou malades, étaient tenus de réserver un accueil fraternel à ces pieux voyageurs, qu'ils devaient soigner et réconforter. Leur commanderie du Palacret était un gîte d'étape, dont dépendait une maison d'accueil destinée aux pèlerins.

La grande fête patronale a toujours lieu le dernier dimanche de juillet ; elle est précédée, le samedi soir, d'une procession aux lumières, d'origine très ancienne. Ce soir-là, les rues du bourg sont illuminées de lanternes vénitiennes.

Toutes les recettes effectuées lors des cinq pardons annuels, de même que tous les droits de place recueillis les jours de foire, étaient attribués à l'entretien et à l'embellissement de l'église. En 1617, celle-ci ne comptait pas moins de sept autels, et il s'y faisait « un très beau service journellement ».

La Vierge mère de Runan était une Vierge de compassion, qui soulageait les malades, et adoucissait les derniers instants des mourants.

Aussi son sanctuaire était-il le siège d'une confrérie mariale, la Confrérie des Agonisants. Les « patrons de la Confrérie » venaient la prier « d'aider les fidèles trépassés ». De cette ancienne dévotion on a longtemps gardé, à Runan, la pieuse coutume de faire tinter une cloche funèbre, quand l'âme d'un chrétien était sur le point d'entrer dans l'éternité.

L'autel de la Vierge.

PLAN GENERAL DE L'ENSEMBLE

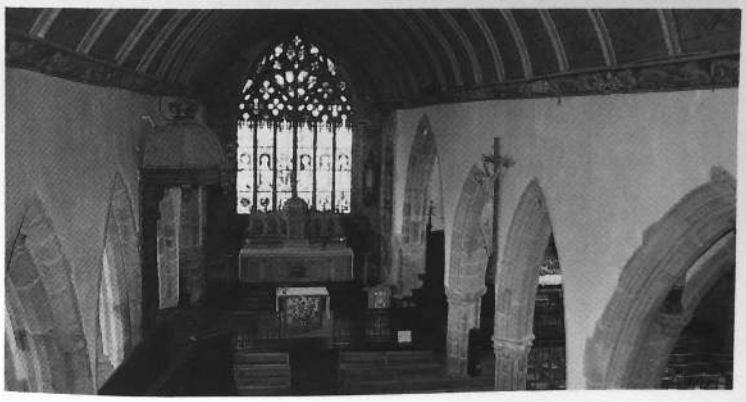
L'enclos paroissial de Runan, construit au XV[e] siècle, comprenait l'église, le calvaire, l'ossuaire, et un oratoire extérieur avec autel, aujourd'hui disparu, bâtis en granit gris du Trégor.

L'église actuelle date, dans sa partie la plus ancienne, du XIV[e] siècle. Celle-ci comprend une nef à cinq travées avec bas-côtés, que termine un chœur à chevet plat, d'un type fréquent dans les églises de Templiers. Deux chapelles en ailes, formant faux transept, complètent cet ensemble.

La chapelle de l'aile Nord, vouée à Notre-Dame-de-l'Agonie, conserve deux enfeux romans enclos dans la maçonnerie de la muraille nord : ce sont les seuls vestiges de l'ancien moustier des Templiers (XVII[e] siècle).

Le bas-côté Nord, qui possède quatre travées, est séparé de la nef par des piles polygonales. Au XV[e] siècle, l'édifice fut augmenté d'un chœur de plan carré, construit de 1421 à 1423 et, à l'Ouest, d'un clocher. Enfin, au XV[e] siècle, fut édifié l'ossuaire.

Ces différentes étapes de construction expliquent l'irrégularité du plan actuel. A l'origine, l'église avait été bâtie sur le plan symbolique d'un tau grec (ou Croix de Saint-Antoine). Ce tau était le signe protecteur, marqué sur le front des élus : il symbolisait l'union du monde de la matière à celui de l'invisible.



VISITE EXTERIEURE

LA CHAIRE A PRECHER

Au sud-ouest de l'église, dans le cimetière, se dresse une chaire à prêcher extérieure, de plan hexagonal, datant de la fin du XV[e] siècle. Aux fêtes de Notre-Dame, un chapelain de Malte ou un prêtre y prêchait en plein air, en raison de l'affluence des pèlerins. Sa porte basse, sculptée de moulures, est surmontée d'un blason écartelé. Un important calvaire à frise historiée, orné de nombreuses statues de saints, s'élevait au centre de la chaire. Il a été taillé en pièces en 1793 par les révolutionnaires de Pontrieux ; il n'en est resté que les trois croix du Golgotha.

La plus haute est ornée, sur sa face principale, d'un Christ en croix, et, au revers, d'une Pietà ; les autres croix supportent les deux larrons. La base de cette chaire, qui forme banc, est surmontée d'une cuve et d'un socle à six pans, sculpté d'arcatures géminées et trilobées.

UN ARMORIAL DE PIERRE

La façade méridionale, en grand appareil, est très richement décorée. Elle offre la particularité d'être blasonnée de douze écussons finement ciselés. Chacun de ses quatre pignons est percé de hautes baies flamboyantes, et chacune de ces fenêtres est entourée de trois bas-reliefs héraldiques.

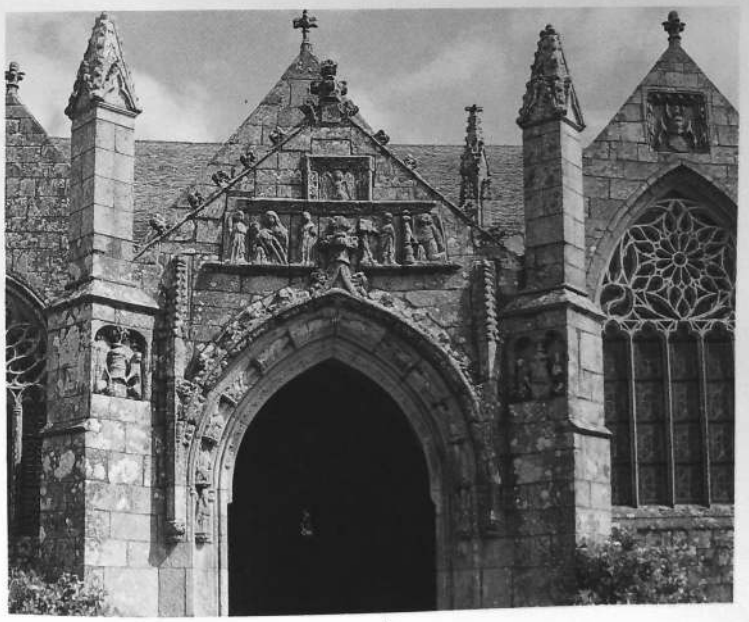
Le pignon de la chapelle de la Commanderie possède ainsi de nombreux écus, malheureusement martelés en 1793. Il est frappé des blasons des anciens commandeurs du XV[e] siècle, et, tout au sommet, des armes du duc Jean V, le bienfaiteur de l'église. Celles-ci, supportées par deux hermines, sont timbrées d'un heaume sommé de deux cornes de taureau, et du lion de Montfort. Plus bas, deux anges supportent l'écu en bannière de Jean du Perrier, seigneur de Quintin, et chambellan du duc.

Le pignon sud de la chapelle des fonts, éclairé par un fenestrage du XV[e] siècle, est décoré des armoiries des gentilshommes des alentours, les Rostrenen de Brélidy et les Kernech'riou ; on y distingue aussi celle du commandeur Pierre

de Kéramborgne (décédé en 1449), Hospitalier de Saint-Jean, qui figurent également sur les contreforts du porche méridional.

Ce chevalier de Rhodes, issu d'une lignée bretonne qui donna des capitaines aux rois de France et aux ducs de Bretagne, avait fait sculpter son blason en 1438.

Cet écu, « de gueules à un heaume de profil d'or accompagné de trois coquilles d'argent », supporté par deux léopards lionnés, est timbré d'un heaume, que surmonte une couronne de chevalier.



L'ANNONCIATION DU PORCHE SUD

Le pignon du porche sud, édifié par Pierre de Kéramborgne de 1435 à 1438, en arc brisé, porte un linteau sculpté représentant l'Annonciation.

L'archange Gabriel, en génuflexion à la droite de Marie, déploie vers elle un phylactère, sculpté des paroles de la salutation ; Marie est debout, à côté d'un pupitre portant un livre. Les deux personnages sont séparés par une colonne, surmontée d'un vase.

Une pietà, située à la gauche du puissant fleuron central, fait pendant à cette Annonciation : la Vierge douloureuse, son fils mort sur ses genoux, est entourée de Sainte Marie-Madeleine et de Saint Jean l'Evangéliste, portant une palme.

Un angelot, les ailes éployées, les bras levés, domine ces deux scènes. Ces deux bas-reliefs s'apparentent à ceux qui ornent le porche sud de la chapelle Notre-Dame de la Clarté, en Perros-Guirec.

Ce pignon, aux rampants sculptés de choux frisés, est couronné des armoiries des ducs de Bretagne, surmontant l'ange. Les voussures du portail, flanqué de pinacles, sont ornées de feuillages et d'angelots, et portent les statuettes des douze apôtres, superposées et formant clé de voûte. Ce porche spacieux servait de lieu de réunion aux « fabriciens », les administrateurs des biens de la paroisse.

LE PORTAIL OUEST PORCHE DES INITIES

Le clocher-porche, bâti de 1421 à 1423, avance sur le pignon ouest. Cette tour de plan carré, à la balustrade ajourée de rosaces quadrilobées et sculptée de gargouilles monstrueuses, porte une élégante flèche octogonale, reconstruite en 1822. Elle surmonte le portail ouest en tiers-point, à triple rang de voussures, voûté d'une travée d'ogives.

On peut y remarquer des culs-de-lampe sculptés de curieuses têtes humaines, ouvrant la bouche et tirant la langue. Ce sont les initiés accueillant les profanes au seuil de la porte d'Occident, qui sépare le monde religieux du tumulte et des ténèbres extérieures : ces visages de pierre nous rappellent sagement que, comme le précisent le « livre des Proverbes », et la règle des Templiers, « trop parler incite au péché », car « la mort et la vie sont au pouvoir de la langue ».

Bas-relief de l'Annonciation.

L'OSSUAIRE

L'ossuaire, construit au XVI[e] siècle, à l'époque du commandeur Pierre de la Forest, est un édifice sobre, de style déjà classique, occupant l'angle sud-ouest de l'église. Ce reliquaire d'attache, bâti en appentis, comporte des balustres carrés, surmontés de chapiteaux ioniques. La porte, coiffée d'un fronton triangulaire, possède des pilastres ornés de losanges.

Le « Maître d'œuvre », qui fit édifier ce bâtiment, a fait graver son nom en lettres gothiques : « Ce Fust Fet 1552 Morvan Rollant ». Un chien de pierre veille, à l'angle de l'ossuaire, sur les restes des défunts. L'une des pierres, au-dessus de l'inscription sculptée, porte un petit écusson écartelé, aux armes des Kernech'riou de Lestrézec.

L'ossuaire.

L'aigle ravisseur des âmes faibles.

LES GARGOUILLES DU BAS-COTE NORD

Les pignons de la façade septentrionale, édifiée de 1421 à 1423, sont ornés de plusieurs gargouilles, qui symbolisent le mal et le péché.

L'une d'elles, assez remarquable, représente l'Intempérance : c'est un ivrogne grotesque, qui tient d'une main une bouteille, et de l'autre un verre.

Les imagiers de Runan tournent volontiers en dérision Satan et ses suppôts : une gargouille figure un aigle, symbole du démon ravisseur qui fond sur les âmes faibles, et une autre un lion (image, ici, de l'AntéChrist), rappelant les lions-gargouilles de la Cathédrale de Tréguier.

On remarque aussi un personnage griffu, à la bouche tordue, au corps difforme, image de Satan tel que le concevait l'art du XV[e] siècle.

VISITE INTERIEURE

LA CHAPELLE DES FONTS BAPTISMAUX ET SON RETABLE DE TOURNAI

En entrant par le porche sud, le visiteur aperçoit tout d'abord, à sa gauche, la chapelle des fonts baptismaux, soutenue par des piles composées de colonnettes rondes. A l'entrée de la chapelle un bénitier godronné, en forme d'œuf très allongé, porte la date de 1769, et une inscription indiquant le nom du donateur, l'un des « fabriciens » de la paroisse : « présent fait par Yves Deriennic ». La plus belle pièce du mobilier, abritée par l'autel, est un retable en pierre bleutée de Tournai (Belgique).

Cette œuvre (commandée en 1423 par le commandeur du Palacret) est un magnifique exemple du savoir-faire de ces tailleurs de pierre de Tournai qui, pendant toute l'époque gothique, exportèrent au loin leurs dalles funéraires, leurs retables et leurs fonts baptismaux.

Cinq tableaux y sont représentés ; ce sont, de gauche à droite : l'Annonciation, l'Adoration des Mages, la Crucifixion, la Mise au Tombeau, et le Couronnement de la Vierge.

Ces personnages, d'une grande élégance, sont surmontés d'une fine arcature à gâbles, de style flamboyant. Les draperies, finement traitées, rappellent celles des personnages du tombeau des Seclin, dans la cathédrale Notre-Dame de Tournai (1401).

La cuve des fonts baptismaux, en granit du Trégor, date du XVI[e] siècle.

Le retable de Tournai et les fonts baptismaux.

Près de l'entrée du porche ouest, se dresse une tombe du XV[e] siècle, où figurent deux gisants, qui furent décapités pendant la Révolution. Ce sont ceux d'Henry du Parc, seigneur de La Roche-Jagu, et de Catherine de Kersaliou, son épouse.

LA CHAPELLE DE LA COMMANDERIE

Au sud, la chapelle des fonts baptismaux est suivie de la chapelle de la Commanderie, très large, qui occupe le bas-côté méridional.

Les piliers de la chapelle, losangés, sont splendidement ouvragés. Ils sont décorés d'animaux, réels ou fantastiques, et de guirlandes de feuilles de ronce finement ciselées, témoignant de l'habileté avec laquelle les tailleurs de pierre bretons savaient s'inspirer de la flore la plus commune.

Des anges aux visages tranquilles portent des écus aujourd'hui martelés. Ce sont les anciennes armoiries de l'Ordre de Malte, et des commandeurs de Saint-Jean de Jérusalem.

Détail.

Pilier de la chapelle de la Commanderie.

Cette chapelle, en effet, doit sa dénomination aux commandeurs hospitaliers du Palacret, et plus particulièrement à Pierre de Kéramborgne, qui la fit édifier de 1435 à 1438, en même temps que le porche méridional. Elle jouxte l'actuelle chapelle du Rosaire, qui abrite une tombe de la fin du XV[e] siècle. Sur la dalle est gravée l'effigie de Messire Olivier de Quélen, seigneur du Dresnay, revêtu de son armure.

Ce chevalier, décoré de l'Ordre du Camail en 1448, et de l'Ordre de l'Hermine en 1454, exerçait, en 1460, la fonction de grand maître de l'artillerie de Bretagne.

LES SABLIERES

Le lambris du vaisseau principal, peint de motifs floraux alternés, s'appuie sur de très belles sablières polychromes, commandées par le conseil de fabrique vers le milieu du XVI[e] siècle ainsi qu'en atteste la mention : « Le Mérer sculpteur, fait par le soing de la fabrique », peinte en lettres gothiques sur la corniche nord.

En remontant vers le chœur, la corniche sud comprend : les signes du zodiaque — Capricorne, Sagittaire, Scorpion, Balance, Vierge, Lion, Cancer, Gémeaux, Taureau, Bélier, Poisson et Verseau —, la Bête de l'apocalypse — dragon vert à sept têtes, dont la queue balaie cinq étoiles —, la représentation des quatre évangélistes — l'homme priant pour Mathieu, l'aigle pour Jean, le lion et le cheval pour Marc, le taureau pour Luc.

En revenant vers le portail ouest, la sablière nord, sculptée d'un riche bestiaire, comporte : des animaux exotiques (l'éléphant, le dromadaire, le perroquet) ; des animaux de nos contrées (l'agneau, le cygne, le coq, le chien, le poisson) ; la représentation des péchés et des vices, ainsi la tortue symbolisant la paresse, le léopard l'avarice, le porc la gourmandise, le serpent l'envie, le bouc la luxure, le lièvre la lâcheté, le paon l'orgueil. Enfin, suivant la signature du sculpteur, un crocodile et un chien complètent cette riche ornementation animale.

Détail de la corniche sud. Le Sagittaire.

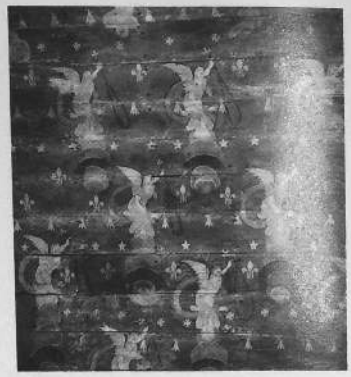
LES LAMBRIS

Les lambris des chapelles perpendiculaires au vaisseau central, datent du début du XVIII[e] siècle. Au sud, celui de la chapelle du Rosaire est décoré d'un même motif, sans cesse répété : un ange banderolé, naïvement exécuté, tenant un long chapelet noir. Ce personnage se détache sur un fond d'azur terne, semé d'étoiles, d'hermines, de fleurs de lys et de croix de Malte, ces dernières rappelant que ces lambris furent exécutés sous l'administration de Jean-Baptiste de Sesmaisons, commandeur de la Feuillée et bailli de l'Ordre de Malte.

Le lambris de l'aile nord est orné d'un décor beaucoup plus macabre : sur un fond bleu nuit, semé de lys, d'angelots, d'étoiles et de croix de Malte, se détachent des têtes de morts, sustentées par deux tibias croisés, entourant la colombe du Saint-Esprit, le Paraclet à qui les chevaliers de Rhodes avaient dédié leur commanderie.

Ces symboles funèbres rappellent que la chapelle avait été dédiée, en 1705, à Notre-Dame de l'Agonie, et qu'elle était desservie par la Confrérie des Agonisants.

Cette dévotion s'était substituée au culte de saint Roch et de saint Sébastien qui, au XVI[e] siècle, étaient invoqués à Runan contre les épidémies de peste.



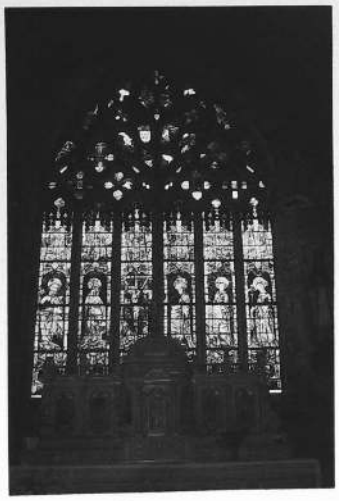
Lambris de la chapelle du Rosaire.

LA MAITRESSE VITRE

Le mur de chevet, entièrement ajouré, percé de six lancettes trilobées, est éclairé d'une magnifique fenêtre flamboyante, datant de 1423, aux fonds alternativement bleus et rouges. Elle comporte six panneaux, renfermant chacun un personnage, statue dressée sous un dais gothique, surmontant le blason d'un des fondateurs de la chapelle.

Ces personnages sont, de gauche à droite : saint Pierre, la Vierge en blanc et or, le Christ crucifié sur une croix d'or et entouré d'angelots recueillant le sang de ses plaies, saint Jean l'Evangéliste en robe verte et manteau blanc, sainte Catherine en robe d'or et manteau blanc, sainte Hélène se détachant sur fond de damas rouge.

Ils sont associés, respectivement, aux blasons des familles suivantes : les Le Goales, les Kernech'riou, les Le Caourcin de Kérambellec, les Le Saint, les Lezversault, les Kergrist et les Pluquellec, ces deux derniers réunis en un même écusson mi-parti.



La maîtresse vitre.

Dans le tympan, des angelots soutiennent différents écussons parmi lesquels on peut notamment reconnaître : en supériorité, deux écussons aux armes pleines de Bretagne ; au-dessous, un écusson de Bretagne plein et un mi-parti Bretagne et France, armes du duc Jean V et de la duchesse Jeanne de France, avec de chaque côté la devise « à ma vie » ; au troisième rang, un écu en bannière, aux armes de Geoffroi du Perrier, sire de Quintin.

Ce vitrail comporte encore les armes de Pierre de Rostrenen, et les blasons d'Henry du Parc, seigneur de La Roche-Jagu, et de sa femme Catherine de Kersaliou.

Cette verrière, inspirée d'œuvres allemandes de Rhénanie et de Westphalie, fut réalisée par les maîtres verriers des ateliers de Tréguier. Elle était aussi ornée, jadis, des armoiries des commandeurs du Palacret, des armes de l'Ordre de Saint-Jean, et de celles des Lanloup de Kercabin.

LE RETABLE ET LA CHAIRE

La chaire. Détail.

Plusieurs éléments du mobilier furent exécutés au début du XVIII[e] siècle ; ils furent commandés par le conseil de fabrique, à l'époque où le commandeur du Palacret était le Chevalier Victor Tambonneau, receveur général de l'Ordre de Malte en France. Ce sont des œuvres d'artisans locaux.

L'actuel retable du maître-autel (1720), œuvre des frères Le Liffer de Kereven, sculpteurs paimpolais, comporte quatre niches abritant les statuettes polychromes des quatre évangélistes, et une porte encadrée par les statuettes de saint Pierre et de saint Paul.

Les deux autels latéraux (1721) sont dûs aux sculpteurs trégorois Yves Corlay père et fils.

La chaire (1728), une belle œuvre du XVIII[e] siècle, est sculptée de huit bas-reliefs. Les quatre premiers, ornant la cuve, représentent les évangélistes ; les quatre autres, sur la rampe, les docteurs de l'Eglise latine.

LA STATUAIRE

Les chevaliers de Rhodes avaient orné leur église de Runan de plusieurs statues anciennes toutes de bonne facture.

Ils avaient tenu à faire sculpter, dans la chapelle des fonts, une effigie de saint Jean-Baptiste, le patron de leur Ordre. Le saint, revêtu de sa pauvre tunique d'ermite, désigne de la main droite un agneau couché à ses pieds.

Une vierge polychrome (XV^{e} siècle), à la silhouette svelte et gracieuse, surplombe le retable de la chapelle des fonts. Hanchée, pour mieux porter le poids de son enfant, elle est revêtue d'un manteau bleu, constellé d'étoiles d'or, et amplement drapé. Elle est entourée d'angelots ; l'expression de son visage est de bonheur tranquille, et de souriante majesté.

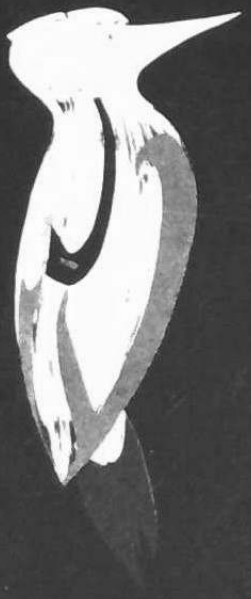
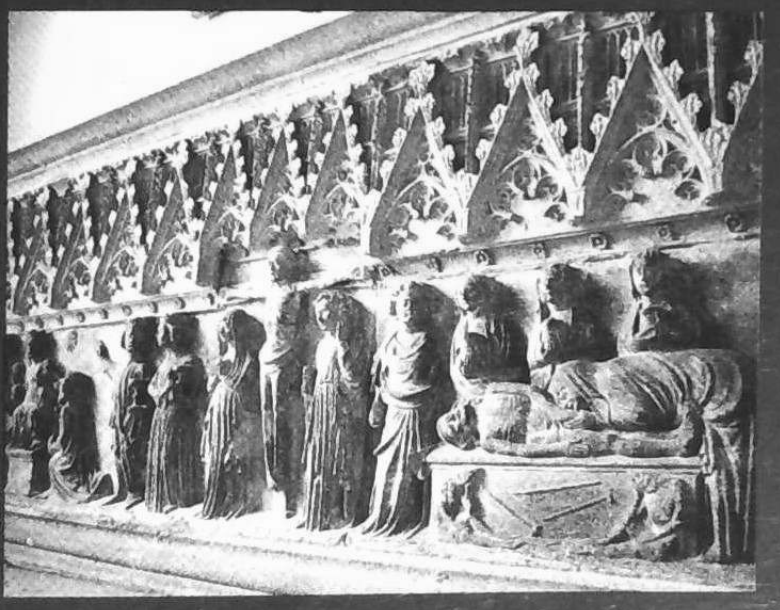
L'autel de la chapelle Notre-Dame-de-l'Agonie abrite, encore aujourd'hui, une belle madone de l'Agonie, qui est une très ancienne Pietà en bois polychrome (XV^{e} siècle).

A Runan, le culte de Marie s'accompagne d'une dévotion envers son époux Joseph et sa mère sainte Anne, dont les effigies entourent la Vierge de la chapelle du Rosaire (XVIII^{e} siècle).

Mentionnons encore un autre saint Joseph (au-dessus de la porte sud), un beau Christ en bois sculpté du XV^{e} siècle, une statue de saint Tugdual, patron du diocèse de Tréguier, l'un des sept saints que vénéraient les pèlerins du « Tro-Breiz », et une statuette de saint Loup, jadis invoqué contre la peur et les bêtes sauvages.

Achevé d'imprimer
Juillet 1987
Cette plaquette a été réalisée par la Commune de Runan. 1987
Impression SH Imprimeurs, 22170 Châtelaudren

Texte

Michel

LASCAUX